

LES DEUX MERLES

Frédéric Jésus

Comme tous les matins, Marko et Yasmina se retrouvent au carrefour et cheminent ensemble, d'un pas tranquille, jusqu'au collège. Et, comme tous les matins, ils ne sont tout d'abord pas très bavards, pas complètement réveillés. Surtout aujourd'hui, où il a fallu se lever tôt, se débarbouiller et s'habiller en vitesse, avaler de même tartine et chocolat chaud ; c'est que le premier cours – un cours de français pour Marko, d'histoire avec contrôle sur table, pour Yasmina – est à huit heures. Sans compter le fait qu'ils aiment partir en avance pour prendre le temps de flâner, d'observer la végétation, d'écouter les oiseaux. Un soleil de mi-printemps leur réchauffe les épaules.

- « Ça fait longtemps qu'il n'a plus plu », observe soudain Marko, d'un ton un peu inquiet.
- « Plus plu ? Plouf plouf ! », s'esclaffe Yasmina.
- « Plouf plouf ? Glou glou ! », enchaîne-t-il, et les voici d'un coup joyeux. En l'absence de flaquies, ce sont les mots qui leur permettent de patauger puis de s'ébrouer.

Ils parlent alors de choses et d'autres. De ce qu'ils ont fait la veille au soir. De ce qu'ils feront samedi ou dimanche prochains. Puis, dans l'immédiat, des fleurs qu'ils voient éclore sur les allées plantées bordant le trottoir ou encore dans le bosquet aménagé au fond de la cour de récréation du collège. De la leçon d'histoire sur les guerres de l'Empire romain que Yasmina a dû réviser pour le contrôle de ce matin et que Marko a étudiée avant-hier – le programme de chacune de leur classes de sixième les mène des grottes de la préhistoire jusqu'aux grands remous de l'Antiquité.

- « Tout ce sang versé pour conquérir des terres et des peuples qui n'avaient rien demandé à personne ! », désapprouve Marko avec une moue de dégoût.
- « Oui, mais regarde comment tes ancêtres les gaulois ont su résister aux romains ! », objecte Yasmina, avec des trémolos d'admiration dans la voix.
- « Mes ancêtres n'étaient pas plus gaulois que les tiens, tu le sais bien », proteste-t-il. « Et aujourd'hui, nous devons encore nous battre contre de nouveaux envahisseurs. »
- « En tout cas, mes ancêtres à moi ont dû tenir tête aux descendants des romains, des gaulois et de tant d'autres ! », ajoute-t-elle en lui lançant un coup d'œil espiègle.
- « Peut-être mais, à la fin, il y a autant de vainqueurs que de vaincus. Et beaucoup de morts et de blessés des deux côtés ».
- « Et aujourd'hui, partout dans le monde, des pizzas romaines, des kebabs arabes... »
- « ... et des Mac Do américains ».
- « Bien saignants, les Mac Do ! », conclut Yasmina.

Ils en sont là de leurs habituelles chamailleries, que des adultes s'étonneraient d'entendre se dérouler entre des enfants de douze ans. Mais elles les aident moins à faire valoir leurs origines qu'à mieux se réveiller, oublier leurs lits douilletts et leurs petits déjeuners bâclés, et se préparer à subir la douche des grands discours de leurs professeurs.

La porte du collège n'est plus qu'à cent mètres quand ils tombent en arrêt devant la vitrine du magasin de surgelés, encore fermé à cette heure. Là, sur le trottoir, presque à leurs pieds, se tient un couple de merles noirs. L'un d'entre eux est mort, couché sur le côté. Un peu de sang a coulé de son

bec. L'autre le regarde, droit sur ses pattes jaunes, tout aussi immobile, figé, comme sidéré par ce qu'il voit.

Les deux enfants sont bouleversés. Marko va vers le petit cadavre, il veut le toucher, le prendre dans ses mains peut-être, vérifier qu'il n'y a rien à faire. Il n'y a rien à faire. Yasmina fait quelques pas prudents vers le survivant. Celui-ci – ou celle-ci, comment savoir ? – ne semble pas conscient de leur présence, de son approche à elle. Il ne songe pas à s'envoler et, venant d'un oiseau habituellement sauvage, ceci redouble l'étonnement et l'émotion des deux enfants.

Un passant pressé veut contourner la scène en empruntant le caniveau. Mais, de là, il ne peut s'empêcher d'examiner ce qui se passe, de se pencher brièvement sur les deux merles collés au trottoir, l'un inanimé, l'autre contemplatif.

- « Il a dû s'assommer contre la vitrine, ça arrive », commente-t-il à haute voix à l'intention des enfants. Après quoi il leur tourne le dos, traverse la chaussée d'un pas vif et poursuit sa route sur le trottoir d'en face.

- « Ou bien c'est encore un sale coup de ces maudits chasseurs ! », grommelle Marko pour lui-même entre ses dents.

- « Je t'ai entendu, Marko. Toi et ta haine des chasseurs ! Mais même pas en cauchemar, mon ami ! Nous sommes en pleine ville, ici. Où vois-tu des fusils ? Non, moi je pense qu'il s'est empoisonné. Ou encore qu'il a été empoisonné par quelqu'un. Peut-être par quelqu'un que la beauté de son chant a rendu jaloux. »

- « Ah oui ? Et son copain, alors ? »

- « Ou sa copine, comment savoir ? »

- « Oui, comment savoir ? »

- « Et bien ? »

- « Et bien, lui seul ou elle seule aurait échappé au poison ? Mais alors, pourquoi ? Ou encore, si je te suis bien, l'un ou l'une d'entre eux chanterait plus mal que l'autre, ce qui lui aurait sauvé la vie ? Non, tu dis vraiment n'importe quoi, Yasmina. »

- « Pas plus que toi, Marko. En attendant, qu'est-ce qu'on fait ? On ne peut tout de même pas les laisser comme ça ! Un chat va bientôt vouloir venir s'occuper de l'oiseau mort. »

- « Et l'autre, là, qui ne bouge pas, et qui va se laisser croquer tout cru ! »

C'est surtout ce merle-là qui les trouble. Le survivant. Le veuf – ou la veuve – inconsolable. L'amoureux, le compagnon ou la compagne, fidèle et qui le reste, même après et devant la mort. Ses yeux cerclés de jaune sont rivés sur la silhouette de l'oiseau inerte sur le trottoir et qui ne volera plus jamais à ses côtés. Méditant sur leur passé commun, il semble incapable d'imaginer l'avenir. Il est comme prisonnier du présent, et le présent est atroce.

Envahis par l'idée de l'atroce, Yasmina et Marko se laissent gagner par les larmes. Sans se concerter, encore moins se taquiner, ils s'agenouillent : elle devant le survivant, lui devant le défunt. Ils les prennent dans leurs mains, et se relèvent. Après quoi, leurs cartables coincés sous le bras, les deux paumes délicatement refermées sur les merles – Yasmina sent battre le cœur du sien –, ils parcourent en silence la centaine de mètres qui les séparent de la porte d'entrée du collège.

Au fur et à mesure qu'ils traversent en diagonale la cour de récréation, Marko salue de la tête ses copains, et Yasmina ses copines. Les cours commencent dans vingt minutes. Sans avoir de nouveau besoin de se le dire, ils savent qu'il leur faut se rendre vers le bosquet du fond, s'y installer et aviser. Le banc est libre. Ils s'assoient, ouvrent les mains et posent les oiseaux sur leurs genoux. Revient alors la même question : que faire d'eux, maintenant ? Là où ils les avaient trouvés, ils n'avaient pas pu les laisser. Les voici maintenant rendus dans un milieu moins dangereux, moins hostile.

- « Il faut enterrer le mort », dit Marko.
- « Non, l'autre a encore besoin de le voir », conteste Yasmina.

Comme il fallait s'y attendre, quelques collégiens s'approchent, parmi les plus jeunes surtout. Des « sixième » comme eux, quelques « cinquième » aussi. Les « quatrième » et les « troisième » sont occupés dans un autre coin, les uns à explorer l'écran de leurs téléphones, les autres à essayer de parler entre eux de la vie et des relations comme elles vont, et même de l'amour, de la fidélité... Sans savoir ce qu'il en est pour les merles.

Bientôt, Marko et Yasmina doivent répondre aux questions. Qui ? Où ? Comment ? Pourquoi ? Pourquoi il ne s'envole pas, le survivant ? Etc. Ils doivent y répondre encore et encore pour les nouveaux venus qui s'attroupent peu à peu.

- « On ne sait pas quoi faire avec eux », soupire Yasmina en guise de conclusion. Sur ce, Marko et elle relogent les oiseaux au creux de leurs mains, comme pour les protéger de la petite foule de leurs camarades qui s'est formée autour d'eux.

Aurait-elle dû dire cela ? Ou bien était-ce inévitable, l'heure des premiers cours se rapprochant ? Toujours est-il qu'une bonne moitié des présents piaille de propositions diverses, pendant que les autres, perplexes, se taisent ou s'éloignent. On émet des idées banales – aller remettre les oiseaux au concierge pour qu'il s'en débrouille ; des idées plus hasardeuses – les emmener en classe ou les conduire au professeur de sciences naturelles ; des idées moins courageuses – les poser et les laisser là, sur le banc, et revenir voir à la récréation comment la situation aura évolué. Les idées sont nombreuses, mais aucune ne fait l'unanimité. Le silence retombe, et on se retourne pour finir vers Yasmina et vers Marko.

- « Voilà comment je vois les choses », dit ce dernier d'un ton grave. « Vous me direz ce que vous en pensez. »

- « Dis toujours ! »

- « Il faut enterrer ici l'oiseau mort. L'autre s'habitue à son absence, et finira par s'envoler. Bientôt, peut-être, il ira former un nouveau couple... »

- « J'en doute fort », l'interrompt Yasmina. « Non seulement les merles chantent et babillent comme des *stars* pour raconter ce qu'ils voient, pour alerter les autres. Mais, de plus, ils sont réputés pour être très fidèles en couple. Il faut laisser ces deux-là ensemble sur un tas de feuilles. Il n'y a pas de chats dans le collège, le concierge y veille du matin au soir. Pas de risque de ce côté-là. Et puis, on ne peut pas enterrer quelqu'un tant qu'on ne sait pas ce qui a causé sa mort. »

- « Bien sûr que si, on le peut ! », rétorque Marko. « Nous ne sommes pas chargés de mener l'enquête, tout de même ! D'ailleurs le survivant sait, lui, d'où la mort est venue, et comment. Il sait que c'est sans espoir. Il faut donc une sépulture. De la dignité. »

- « D'autant plus de dignité que les charmantes bestioles de cette espèce sont en effet fidèles en couple, comme a dit Yasmina, mais aussi qu'elles vivent en moyenne seize ans », annonce un zozo qui vient de consulter la rubrique « merle » de *Wikipédia* sur son téléphone.

- « Et moi, je lis : *'Merle : s'apprivoise facilement, reconnaît celui qui le soigne'* », ajoute un autre zozo.

- « Justement, c'est moi qui soigne celui-ci ! », fait constater Yasmina en entrebâillant ses paumes et en exhibant la petite tête impassible de l'oiseau survivant.

- « En tout cas, ça nous oblige... », poursuit le second zozo.

- « Ça nous oblige à enterrer ce petit cadavre », persiste Marko. Et il ouvre les paumes de ses mains à son tour, en expliquant que le corps de son oiseau est déjà froid.

* * *

Nul ne sait autour de Marko – sauf les rares qui l'ont connu à l'école primaire – qu'il est arrivé il y a deux ans, avec sa mère et sa petite sœur, d'un pays en guerre. Une guerre cruelle et interminable dont les siens furent les agressés, les bombardés et les possibles perdants. Son père, un ancien bûcheron devenu menuisier entre la naissance de ses deux enfants, avait dû y participer comme soldat, bien vite envoyé se battre en première ligne sur le front. Il n'avait pas eu le choix. Et c'est serré dans son uniforme vert kaki que Marko l'a vu pour la dernière fois. Mais un uniforme ensanglanté. Car si seul son père est resté au pays, c'est au fond d'une tombe creusée à la hâte, marquée à son nom sur une planche, parmi des dizaines d'autres tombes. Et c'est pourquoi Marko veut, coûte que coûte, enterrer le petit merle. Il a connu l'effroi et la désolation de la guerre. Il n'a jamais voulu y jouer avec les garçons de son âge dans la cour de récréation de son ancienne école, ni ailleurs. Il sait que ça ne ressemble pas à un jeu vidéo, ni à l'un de ces *blockbusters* projetés au cinéma du quartier. Il a peur de la guerre, il en déteste l'odeur de poudre et d'incendie, les flaques et les taches de sang le long des murs, les maisons réduites à des tas de gravats, les foules en pleurs sur les routes défoncées. Il ne veut pas même, et il sait qu'il ne voudra jamais, faire semblant d'être le plus fort, donner des ordres, pousser des cris de victoire. Il sait que même les soldats les mieux équipés finissent un jour ou l'autre par ressembler à des vaincus. Il refuse d'être victime ou combattant, de tuer ou d'être tué, parce que cela revient au même. Il espère juste qu'il pourra, le moment venu, rendre visite à son père, déposer un bouquet de fleurs et un poème sur sa tombe. Le poème, il l'a déjà écrit.

Yasmina connaît l'histoire et les sentiments de Marko. Ils en ont souvent parlé sur le chemin du collège. Elle comprend donc son insistance à vouloir donner ce qu'il appelle une « sépulture » à l'oiseau qu'ils ont découvert ensemble ce matin. C'est sans doute pour lui une question de « dignité » – cet autre mot riche de sens, et compliqué, qu'il emploie si souvent. Mais auquel elle ne donne pas le même sens que lui. Ses parents eux-aussi ont souffert dans leur pays natal, mais plutôt des humiliations à répétition que d'une vraie guerre. Chassés de leur terre par de plus puissants, de plus riches et de mieux armés que leur peuple, ils sont venus se réfugier ici – où elle est née – pour échapper aux razzias, aux persécutions et aux injustices. Certes, à la différence de Marko, Yasmina est-venue au monde et a grandi ici, dans un pays en paix, mais c'est un pays où sa famille a été bien mal accueillie. Jour après jour, ce genre de paix hostile ne lui plaît guère. Et souvent la révolte. Car s'il n'y a pas d'armes, ici, il y a des mots. Des mots qui blessent tout autant, des mots qui se moquent et qui rejettent, et auxquels on ne peut pas répondre sans déclencher d'autres mots, plus ravageurs

encore. Cette paix est celle d'un ordre immobile, un ordre qui opprime les plus faibles et, pour commencer, les filles pauvres et de parents étrangers comme elle. Oui, il est bien difficile de s'opposer à cette paix-là. La moindre protestation, observe-t-elle chaque fois qu'elle s'y risque, est reçue comme une agression, une violence ! Mais, en réalité, c'est la violence des puissants et des soi-disant non violents qui se manifeste alors, et elle avance masquée. Si bien que Yasmina a peur d'avoir peur de cette prétendue paix qui l'opprime, et qu'on ne peut pas fuir comme on fuit une guerre.

A force, elle a peu à peu cessé de fréquenter tant les groupes d'enfants de son quartier que ceux de la cour de récréation. Au collège, elle préfère aller rêver, entre deux cours, près d'un beau tilleul qu'elle a remarqué dans le bosquet du fond. Elle voudrait à son image relier la terre et le ciel pour en faire une seule et belle maison qui pourrait abriter sa famille et ses vrais amis, comme Marko.

En attendant, et avant que ne retentisse bientôt le *jingle* strident qui annoncera l'heure d'entrer en classe, elle propose d'une voix ferme de déposer les deux oiseaux à l'abri de son cher tilleul. Et d'enquêter dès que possible sur les causes de la mort de l'un d'entre eux. Elle est même prête à ouvrir les hostilités contre les responsables, quand ils seront identifiés.

- « Si on peut prouver qu'il a cogné de sa pauvre petite tête innocente la vitrine trop propre du magasin de surgelés, on pourra toujours aller briser celle-ci en mille morceaux ! »

- « Oui, justice pour les merles ! », s'exclame l'un des zozos, et il y en a quelques-uns qui approuvent aussitôt de telles extrémités.

Yasmina semble à ce point résolue que Marko et les autres la laissent dire et faire. Elle se saisit des deux oiseaux inertes, un dans chaque main, et va les abriter au plus profond de la mousse profuse qui tapisse le pied du tilleul.

- « OK, comme tu voudras », se résigne Marko. « Je n'aime pas la guerre qui tue, et tu n'aimes pas la paix qui protège mal. Alors prenons le temps de décider pour le mieux, ou pour le moins pire... Mais, si nous n'enterrons pas l'oiseau mort, n'enterrons pas l'affaire pour autant ! Qui voudra venir voir avec nous, à la prochaine récré, ce que deviennent nos oiseaux ? Et discuter de ce qu'il nous restera à faire ? Vous serez les bienvenus ! »

Sur ce, à l'appel de la sonnerie, toutes et tous rejoignent leurs salles de classe. Plusieurs jettent un dernier regard aux oiseaux enfouis dans la mousse.

* * *

A la récréation suivante, tous – ou presque, et quelques nouveaux – se retrouvent et se pressent sous le tilleul. Marko et Yasmina les ont précédés de peu. Et c'est la stupéfaction générale. La scène a changé : le merle mort est toujours à sa place, le survivant a disparu et un gros chat noir semi-féroce est en arrêt devant le petit cadavre, griffes rentrées, la queue sous le ventre, comme paralysé. On se pose des questions. Tout figé qu'il soit, le chat est bien vivant. Il dresse et couche et redresse ses oreilles, attentif aux enfants qui s'approchent. Il miaule vaguement. De là-haut, en revanche, de la cime du tilleul, parvient un gazouillis presque triomphal. On observe le chat paralysé, on lève les yeux vers les branches, on parle de miracle.

Yasmina triomphe elle aussi.

- « C'est lui ! C'est bien lui ! Le merle qui a survécu ! », s'exclame-t-elle. « Ecoutez comme il chante ! Il n'a pas renoncé, pas capitulé. Voyez : c'est maintenant le chat qui a échappé au concierge mais qui ne peut plus s'échapper du spectacle auquel il assiste. Voyez l'oiseau qui neutralise les chats ! Ecoutez comme il chante, et comme le chat ne sait plus miauler ! »

- « Cela ne nous empêche pas d'enterrer le merle mort », bougonne Marko, « puisque le chat n'en veut pas ! Et avant qu'il ne change d'avis. »

- « Paix à son âme », se croit obligé de commenter l'un des zozos sans qu'on sache de quelle âme il veut parler.

Et le débat reprend de plus belle, quelque peu troublé par l'énigme de la présence pas même menaçante du chat. Lorsque retentit la sonnerie du retour en classe, l'avis majoritaire, presque unanime, est qu'il y a lieu de ne rien faire, de laisser les animaux en l'état. Et de revenir voir plus tard comment la nouvelle situation aura évolué.

Ce qu'on fait à la pause déjeuner. Tous se précipitent, avant de rejoindre la cantine, pour aller retrouver les protagonistes de la scène du tilleul.

Mais il n'y en a plus un seul. Le tapis de mousse est désert, le chat a disparu. Seul le merle, sur sa haute branche, continue de jaser de plus belle. Un nouveau zozo consulte son téléphone.

- « Ça veut dire qu'il cherche et appelle une nouvelle compagne. Les merles ne savent vivre qu'en couple », informe-t-il.

- « Ou qu'elle cherche un nouveau compagnon », précise Yasmina. « C'est la vie. »

- « Compagne ou compagnon, on s'en fout ! », conclut Marko. « Ce chanteur, quel ingrat, tout de même ! », et il s'éloigne en raclant le gravier de dépit sous ses semelles. « Oubliée, la sépulture ! Quel manque de dignité ! ». Des larmes lui viennent aux yeux. Il n'en démord pas. Il bafouille pour lui-même qu'il faudrait maintenant enterrer toutes les haches de guerre en même temps que toutes les haches de paix avec elles pour qu'elles se conservent mieux, que leur poussent des racines.

Yasmina n'en démord pas non plus. Elle se sent aérienne comme un merle, et elle veut maintenant en découdre avec la cause de ce qui menace ses congénères. Elle suggère de rendre visite, après les cours, à la vitrine du magasin de surgelés, de continuer l'enquête. Quelques-uns l'approuvent et promettent de la rejoindre.

* * *

A la cime du tilleul, quand vient le soir, le merle siffle et siffle encore. Il interpelle, il explique, il sollicite. Mais nul ne vient. Nulle non plus. Le collège a fermé ses grilles. Il n'y a plus un seul témoin de cette pathétique solitude. Plus un chat dans les parages.

Plus un chat ? Sauf celui, noir et semi-féroce, qui est monté dans la pénombre se cacher dans une fourche du tilleul... Et qui attend.

FRÉDÉRIC JÉSU

**CONTES POUR LES ENFANTS
LES DEUX MERLES- 2024**

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous
n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier,
transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : frederic-jesu.net

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2025

Paris, 2025

ISBN 979-10-394-0680-2